

la rougeur au front : il comptait un million d'hommes au moins en état de porter les armes : lui faudrait-il, déshérité de son antique et juste gloire guerrière, subir le joug apporté par quelque 50,000 Romains ? La ligue de la Gaule centrale abattue sans l'échange d'un seul coup d'épée, celle des Belges domptée sans qu'elle eût fait plus que d'avoir la pensée de la lutte : ailleurs, la chute héroïque des Nerviens et des Venètes, la défense habile et heureuse des Morins, la résistance savante des Bretons de Cassivellaun ; toutes les fautes et tous les actes de courage, tous les malheurs et tous les succès obtenus étaient autant d'aiguillons pour l'âme des patriotes : ils n'aspiraient qu'à tenter encore la fortune, unis ensemble et ayant la force que donne l'union. La noblesse surtout s'agitait frémissante : il semblait qu'à toute minute la révolte générale allait faire explosion.

Déjà avant la seconde expédition dans l'île de Bretagne, au printemps de l'an 700, César avait dû se rendre en personne chez les Trévires qui, depuis la journée de la Sambre chez les Nerviens, en 697, où ils s'étaient gravement compromis (p. 55), n'avaient plus reparu aux assemblées générales, et entretenaient avec les Germains d'outre-Rhin des relations plus que suspectes. Dans ces conjonctures, César s'était contenté d'emmener avec lui en Bretagne les principaux chefs patriotes, *Indutiomar* entre autres, et de les enrôler parmi les cavaliers trévires auxiliaires. Il fit tout pour ne pas voir la conspiration ourdie : les mesures de rigueur n'eussent pu que hâter l'explosion<sup>1</sup>. Mais l'Éduen Dumnorix, qui suivait aussi l'armée, en qualité d'officier de cavalerie, au fond véritable otage, refusa de s'embarquer et, montant sur son cheval, rebroussa chemin vers l'intérieur. César se vit forcé de faire poursuivre le déserteur : les escadrons lancés sur ses pas l'atteignirent, et comme il résistait les armes à la

<sup>1</sup> [B. G., 5, 2-4.]

main, le tuèrent (700)<sup>1</sup>. La mort sanglante, par le fait des Romains, du plus illustre, du plus puissant chevalier des cantons Gaulois, d'un clan demeuré quasi indépendant par privilège, retentit comme un coup de foudre par tout le pays dans les rangs de la noblesse. Quiconque au fond du cœur pensait comme lui, et c'était l'immense majorité, voyait dans cette catastrophe l'image du sort qui l'attendait. Le patriotisme et le désespoir avaient poussé dans la conspiration les chefs de la noblesse : la crainte et la nécessité de défendre leur tête fit éclater les conjurés. Durant l'hiver de 700-701, à l'exception d'une légion détachée dans la Bretagne Armoricaïne, et d'une autre laissée en cantonnement chez les *Carnutes* (pays chartrain), l'armée romaine entière, soit six légions, avait pris ses quartiers d'hiver chez les Belges. La rareté des vivres avait obligé César à espacer les divers corps plus que d'habitude : ils étaient postés dans six camps chez les Bellovaques, les Ambiens, les Morins, les Nerviens, les Rèmes et les Éburons<sup>2</sup>. Les quartiers établis le plus loin dans l'est, chez ces derniers, étaient situés non loin de la ville future d'*Aduatuca* (auj. *Tongres*). Ils avaient la plus forte garnison, une légion commandée par l'un des meilleurs lieutenants de César, *Quintus Titurius Sabinus*, et avec elle un certain nombre de détachements égaux en nombre à une demi-légion, sous les ordres du valeureux *Lucius Aurunculeius Cotta*<sup>3</sup>. Un jour, le

54 av. J.-C.

Insurrection.

54-53.

<sup>1</sup> [B. G., 5, 4-7. Ce Dumnorix, frère de Divitiac, avait déjà conspiré contre César durant la campagne contre les Helvètes, et César lui avait pardonné par égard pour les siens, et sur les prières de Divitiac (B. G., I, 3, 91, 17-21). Depuis ce temps, le Romain le tenait en surveillance.]

<sup>2</sup> [A l'exception de la légion détachée chez les *Esubiens* (confins de la Bretagne et de la Normandie), alors paisibles et tranquilles, les divers stationnements des légions se plaçaient dans un cercle de cent milles (140 kil.) de rayon. V. sur cette *dislocation* de l'armée Gœler, p. 144 et s.; et l'*Hist. de César*, II, pp. 200-202. — On ne connaît sûrement que les emplacements de *Samarobriua* (Amiens) et d'*Aduatuca* (Tongres). Pour les autres on est réduit à des conjectures.]

<sup>3</sup> [V. la note sur les lieutenants de César, p. 40.] Cotta n'était

camp est enveloppé soudain par les Éburons, que conduisent les rois *Ambiorix* et *Catwolt*. L'attaque est si inattendue qu'on n'a point le temps de rappeler les soldats envoyés au dehors; ils sont enlevés par l'ennemi. Le danger d'ailleurs n'était ni grand ni imminent: on avait des vivres, et l'assaut que tentaient les Éburons échouait impuissant devant le retranchement du camp. Mais voici qu'Ambiorix fait savoir aux lieutenants de César « que ce même jour tous les quartiers des Romains » sont assaillis par tous les Gaulois, et que les légions » sont infailliblement perdues, à moins que les corps » divers n'abandonnent leurs postes séparés les uns des » autres et n'opèrent leur réunion. Sabinus a d'autant » plus sujet de se hâter, que les Germains, de leur côté, » ont passé le Rhin et s'avancent; et qu'enfin, lui, » Ambiorix, l'ami des Romains, il leur promet libre et » sûre retraite jusqu'au cantonnement le plus voisin, » lequel n'est qu'à deux jours de marche. » Il semblait que tout ne fût pas mensonge dans ce discours: comment croire à une attaque isolée de la part des Éburons, ce mince peuple, hier encore l'objet des faveurs de César (p. 58)? N'était-il pas vrai que les légions étaient loin espacées, que la difficulté de se rejoindre les mettait en sérieux péril au cas d'une attaque? Ne périraient-elles pas isolées les unes des autres, sous les coups de l'immense

point le subordonné de Sabinus. Mais, quoique lieutenant du proconsul, lui aussi, il était le plus jeune et de moindre autorité. Très-probablement, en cas de divergence d'opinion, il devait céder. C'est ce que l'on peut induire de l'ancienneté de services de Sabinus. Lorsqu'ils sont nommés ensemble, Sabinus ordinairement vient le premier (1, 22, 38. 5, 24, 26, 52. 6, 32. — V. cependant 6, 37). Enfin le récit de leur commun désastre l'atteste de même. Ajoutons qu'il est impossible d'admettre que César ait mis dans le même camp deux officiers de grade égal, sans avoir pourvu à l'hypothèse d'un dissentiment surgissant entre eux. Les cinq cohortes (5, 24) ne comptaient pas comme une légion (cf. 6, 32, 33), pas plus que les douze cohortes postées au pont du Rhin (6, 29, cf. 32, 33): elles formaient des détachements pris dans les autres corps, et envoyés en renfort au quartier d'Aduatuca, voisin de la Germanie et plus exposé.

armée des insurgés? Mais la prudence et l'honneur commandaient indubitablement de rejeter une capitulation honteuse, et de se tenir fermes et fidèles à son poste. Dans le conseil de guerre, des voix nombreuses opinèrent en ce sens, notamment la voix influente d'Aurunculéius Cotta. Sabinus, néanmoins, se résolut à en passer par les termes offerts. Le lendemain, dès le matin, les Romains évacuent leur camp. Ils ont à peine marché un demi-mille [allem. = 1 lieue], qu'ils se voient entourés par les Éburons au fond d'une étroite vallée. Toute issue leur est fermée. Ils tentent de se frayer la route les armes à la main; mais les barbares se refusent au combat corps à corps, et du haut de leurs positions inexpugnables ils font pleuvoir une grêle de traits sur les légionnaires confusément entassés. Cependant Sabinus, qui perd la tête, va chercher auprès du traître le salut contre la trahison, et sollicite une entrevue avec Ambiorix qui l'accorde: à peine est-il en sa présence qu'on le désarme, lui et tous ses officiers, et qu'on le massacre aussitôt. Lui mort, les Éburons se jettent de tous les côtés sur les Romains épuisés, découragés: leurs rangs se rompent: la plupart périssent dans cette dernière attaque, et avec eux Cotta, déjà gravement blessé. Un petit nombre a pu fuir et rentrer dans le camp abandonné: durant la nuit ils se frappent eux-mêmes de leurs épées. La division de Sabinus était détruite tout entière<sup>1</sup>.

Le succès dépassait les espérances. L'exaltation fut irrésistible chez tous les patriotes, à ce point que les Romains ne pouvaient plus compter sur aucun des peuples de la Gaule, sauf les Éduens et les Rèmes, et que

Cicéron  
est attaqué  
à son tour.

<sup>1</sup> [L'hypothèse très-vraisemblable étant admise de l'emplacement de Tongres (*in mediis finibus Eburonum*), on trouve, précisément à deux milles romains, dans l'ouest, le vallon de *Lowaije*, qui répond parfaitement à la position décrite par César. Au nord-est, à trois milles, on trouve aussi une colline (*tumulus*), la colline de *Berg*, où Cicéron eut à soutenir, en 701, un combat malheureux contre les Germains. — V. l'émouvant récit de la catastrophe, dans *B. G.*, 5, 26-37, et *Hist. de C.*, II, pp. 202-208.]

la révolte faisait explosion sur les points les plus opposés. Les Éburons, tout d'abord, poursuivirent leur victoire. Renforcés par le contingent des Aduatuques, qui saisissaient avec joie l'occasion de se venger de César et du mal qu'il leur avait fait; renforcés aussi par les Ménapiens, tribu puissante et jusqu'alors invaincue, ils entrent chez les Nerviens. Ceux-ci se joignent à eux, et toute cette foule, accrue jusqu'au chiffre de 60,000 têtes, marche contre les cantonnements des Romains en pays nervien. Quintus Cicéron les commandait. La faiblesse de sa division le mettait en grand péril. Les assiégeants, profitant des leçons reçues, creusent des fossés, élèvent un *agger*, approchent des *tortues*<sup>1</sup> et des tours mobiles, à l'instar des légionnaires, et lancent sur le camp et ses tentes couvertes de chaume des balles et des javelots incendiaires. Cicéron n'avait plus d'espoir qu'en César, posté pour l'hiver dans l'Amiennois, région peu éloignée et à portée de trois de ses légions; mais durant quelque temps, preuve caractéristique des dispositions hostiles des esprits, César n'eut avis ni du désastre de Sabinus, ni de la situation critique où se trouvait son lieutenant. Enfin un cavalier gaulois, expédié du camp de Cicéron, se glissa au travers des ennemis et parvint jusqu'à lui. A peine il a reçu l'émouvante nouvelle, qu'il s'élance avec deux faibles légions, 7,000 hommes en tout, plus 400 hommes à cheval. Si faible que soit ce corps, en apprenant que le proconsul arrive, les insurgés lèvent le siège. Il était temps : Cicéron n'avait pas un soldat sur dix qui ne fût blessé<sup>2</sup>.

César le dégage.

<sup>1</sup> [*Testudo*. (V. ce mot aux *Dict.* de Rich, trad. par M. Chéruef, et de Smith : sorte de hangar mobile, sous lequel se plaçaient les soldats avec les machines de siège (*testudo arietaria*).]

<sup>2</sup> [La défense énergique de *Quintus Cicéron*, près de *Charleroy*, selon l'*Hist. de César* (selon Gœler, près de Namur; selon Rustow, près de Berlaimont : César n'a indiqué que le pays nervien, sans préciser), cette défense contraste de la façon la plus dramatique avec la faiblesse et l'impéritie qui avaient amené la destruction de Sabinus à Aduatuca. — V. *B. G.*, 5. 38-52. On étudiera avec intérêt le

Mais César, contre qui se tournaient les révoltés, les trompe, comme il l'a fait tant de fois, et toujours avec succès, sur le nombre de ses soldats : ils tentent l'assaut de son camp dans les conditions les plus défavorables, et se font battre. Chose extraordinaire, et qui montre bien le caractère national, un seul combat malheureux, ou plutôt, sans doute, la seule présence de César sur le théâtre de la guerre, a suffi pour que l'insurrection s'arrête : malgré sa victoire éclatante au début, malgré l'extension immense qu'elle a prise, elle suspend honteusement la lutte. Nerviens, Ménapiens, Aduatuques, Éburons, tous se retirent chacun de son côté. Les clans maritimes disparaissent, après avoir fait mine d'attaquer la légion qui hiverne en Bretagne<sup>1</sup>. Les Trévires, avec leur chef *Indutiomar*, l'instigateur principal de la révolte soudaine des Éburons, clients de sa puissante tribu, les Trévires avaient aussi pris les armes à la nouvelle de la victoire d'Aduatuca : ils avaient pénétré chez les Rèmes, et marchaient sur la légion cantonnée dans la contrée sous les ordres de Labiénus : comme tous les autres, ils s'arrêtent<sup>2</sup>. — César se décida, non sans peine, à remettre au printemps les mesures plus amples à prendre contre l'insurrection : exposer aux rigueurs de l'hiver de la Gaule du nord ses troupes rudement éprouvées eût été peu sage; et d'ailleurs, il ne voulait reparaitre dans le pays ennemi qu'avec des forces imposantes accrues de trente cohortes nouvelles [trois légions] qu'il comptait lever à la place des quinze cohortes anéanties devant Aduatuca. Mais, pendant cet intervalle, ou mieux, pendant cette trêve, la révolte ne cessa pas de gagner au cœur du pays. Dans la Gaule centrale elle avait son siège chez les Carnutes et les Sénons leurs voisins [pays chartrain et sénonais].

mouvement hardi de César, qui dégage son lieutenant, et bat les révoltés (*B. G.*, *ibid.* 46 et s.) — V. *Hist. de César*, II, pp. 208-217.]

<sup>1</sup> [*B. G.*, 5. 53.]

<sup>2</sup> [*B. G.*, 5. 3, 4, 26, 53.]

Il arrête  
l'insurrection.

Ceux-ci déjà ont chassé le roi que César leur a imposé [*Cavarinnus*]. Au nord, les Trévires ne cessent pas d'appeler tous les transfuges gaulois et les Germains transrhénans à prendre part à la prochaine guerre de l'indépendance : ils ont réuni tout leur monde, et se préparent à rentrer à l'ouverture du printemps sur le territoire des Rèmes : Labiénus une fois enlevé, ils comptent faire leur jonction avec les insurgés de la Seine et de la Loire. On ne vit point les envoyés de ces trois peuples à l'assemblée générale convoquée par César dans la Gaule centrale <sup>1</sup>, et bientôt ils dénoncèrent de nouveau la guerre par une soudaine attaque, comme peu de mois avant l'avait fait une partie d'entre eux en se jetant sur les camps de Sabinus et de Cicéron. L'hiver tira à sa fin. César se mit en route avec son armée augmentée de renforts <sup>2</sup>. Les efforts des Trévires en vue d'une concentration des armées de l'insurrection devaient échouer. Dans les pays qui s'agitaient tout se calme à l'apparition des Romains; et quant aux peuples chez qui la révolte a déjà les armes à la main, ils auront à lutter isolés. Les premiers coups de César tombèrent sur les Nerviens <sup>3</sup>. Après, vint le tour des Carnutes et des Sénons <sup>4</sup>. Les Ménapiens eux-mêmes, les seuls qui n'eussent jamais fait leur soumission, sont attaqués de trois côtés à la fois : force leur est de renoncer à cette liberté qu'ils avaient si longtemps défendue <sup>5</sup>. A ce moment, Labiénus préparait le même sort aux Trévires. Leur premier effort, pendant l'hiver, n'avait rien produit, les Germains établis dans leur voisinage leur ayant

L'insurrection  
est écrasée.

<sup>1</sup> [Cette assemblée, fixée ailleurs d'abord, avait été transférée par César à Lutèce des Parisiens (*Luteciam Parisiorum*), (*B. G.*, 6, 2). C'est la première fois qu'il est fait mention de la future grande cité.]

<sup>2</sup> [Pompée lui-même était venu à son aide : il était resté en Italie, et présida à l'envoi des renforts levés dans la Cisalpine, et assermentés militairement par lui, pour le compte de son collègue. *B. G.*, 6, 1.]

<sup>3</sup> [*B. G.*, 6, 3.]

<sup>4</sup> [*B. G.*, 6, 3, 4.]

<sup>5</sup> [*B. G.*, 6, 5, 6.]

refusé tout envoi de soldats auxiliaires, d'une part; et Indutiomar, de l'autre, l'âme du mouvement, ayant péri dans une escarmouche avec la cavalerie de Labiénus <sup>1</sup>. Malgré leurs pertes, ils persévérèrent; et à peu de temps de là, se montrèrent de nouveau avec toute leur armée : de plus, ils attendaient un renfort de Germains. Leurs racleurs cette fois avaient trouvé chez les peuples belliqueux de l'intérieur, notamment les Chattes, meilleur accueil que chez les riverains du Rhin. Labiénus fit mine de céder, et de battre précipitamment en retraite. Aussitôt, sans laisser à leurs auxiliaires le temps d'arriver, les Trévires de se jeter sur les Romains, malgré le désavantage des lieux <sup>2</sup>. Ils sont complètement battus. Quand les Germains paraissent, ils n'ont plus rien à faire que s'en retourner. Les Trévires, bon gré malgré, se soumettent, et la faction romaine qui a pour chef *Cingetorix*, le gendre d'Indutiomar, se remet à la tête des affaires <sup>3</sup>. Après les succès de César sur les Ménapiens, après ceux de Labiénus sur les Trévires, toute l'armée romaine vient se concentrer dans le pays de ces derniers. Mais il faut ôter aux Germains l'envie de revenir, et s'il se peut, infliger à ces incommodes voisins une rude leçon. César passe une seconde fois le Rhin : toutefois les Chattes, fidèles à une tactique dont ils connaissent l'excellence, s'enfoncent, loin

<sup>1</sup> [*B. G.*, 55-58. Il y avait eu plus qu'une escarmouche. Les Trévires attaquaient le camp de Labiénus depuis plusieurs jours. Labiénus fit, sur le soir, sortir toute sa cavalerie, et la lança sur les Gaulois qui s'éloignaient pour la nuit. Il avait donné ordre de poursuivre Indutiomar, de préférence, et de le tuer. Ce plan réussit, et on lui rapporta la tête du chef.]

<sup>2</sup> [Selon l'Empereur Napoléon III (II, pp. 200, n. 1), Labiénus avait ses quartiers d'hiver à *La Vacherie*, sur l'*Ourthe*, dans le *Luxembourg*. On y a trouvé les restes d'un camp. Ce serait également sur l'*Ourthe*, aux rives escarpées (*difficile transitu flumen ripisque præruptis*), que le choc aurait eu lieu. A cela rien d'impossible, mais rien de certain non plus. Labiénus avait quitté son camp primitif. — Les uns désignent la *Sour* qui se jette dans la Moselle; les autres, la Moselle elle-même, sur la frontière du Luxembourg, et Gœler nomme l'*Alzette* (p. 184), qui passe au fond du ravin de la forteresse de Luxembourg.]

<sup>3</sup> [*B. G.*, 6, 7, 8.]

de la frontière, en des contrées inconnues (du côté du *Harz*, à ce qu'il semble). C'est là qu'ils se défendront. César alors retourne sur ses pas, et se contente de placer sur le fleuve une forte garnison, qui commandera les passages <sup>1</sup>.

César  
tire vengeance  
des Éburons.

Tous les peuples complices de l'insurrection avaient leur compte : restaient les Éburons, auteurs principaux du crime. César ne les oubliait pas. Du jour où il avait appris le désastre d'Aduatuca, il avait pris les vêtements de deuil, et juré de ne les quitter qu'après vengeance tirée de la mort de ses soldats perfidement assassinés en faisant à l'ennemi une loyale guerre. Les Éburons se tenaient dans leurs huttes, paralysés, indécis, assistant à la soumission de tous les clans, les uns après les autres : tout-à-coup la cavalerie romaine, quittant le pays des Trévires et traversant l'Ardenne, arriva sur leur territoire. Ils ne s'attendaient point encore à son attaque, si bien qu'il s'en fallut de peu qu'Ambiorix ne fût arrêté dans sa propre maison : les siens se sacrifièrent, et il gagna, à grande peine, la forêt voisine. Bientôt, derrière la cavalerie, dix légions envahirent le pays. Elles incitaient les peuplades environnantes à se jeter avec elles sur les Éburons, mis hors la loi, et à prendre leur part du pillage. Beaucoup répondirent à l'appel; et l'on vit même accourir de l'autre rive du Rhin une bande de hardis Sygambres, pour qui tout était même proie, Gaulois ou Romains. Un coup de main téméraire leur livra presque par surprise le camp d'Aduatuca. La punition des Éburons fut terrible.

<sup>1</sup> [Le passage du Rhin s'effectua un peu au-dessus du point choisi lors de la première expédition. Le pont fut pareillement construit en pilotis (*B. G.*, 6, 9). Les Germains s'étaient retirés dans la forêt *Bacenis*, *infinita magnitudine*. On la place d'ordinaire dans la *Thuringe*; selon Gœler (p. 188), le point où César s'est arrêté serait l'extrémité ouest de cette forêt, vers la *Werra*, non loin de *Meiningen*. Mais tout ici est conjectural. — *V. B. G.*, 5, 9, 10, 29, où César lui-même raconte rapidement les incidents de ses trois expéditions, chez les Nerviens, les Sénons et Carnutes, et les Ménapiens, et enfin ceux de la lutte de Labiénus contre les Trévires. — *V. Hist. de César*, II, pp. 224-231.]

Qu'ils allassent se cacher dans les bois et les marais, les chasseurs étaient partout, plus nombreux que le gibier. Beaucoup se donnèrent la mort, à l'exemple du vieux chef *Catuvoke* : bien peu au contraire purent échapper à l'épée de l'ennemi ou à l'esclavage. Mais Ambiorix, celui que César poursuivait entre tous, ne tomba point dans ses mains : il passa le Rhin avec quatre cavaliers. Après l'exécution des Éburons, plus coupables que les autres, César fit aussi le procès aux hommes qui s'étaient compromis ailleurs.

Le temps de l'indulgence était passé. En vertu de la sentence dictée par le proconsul de Rome, les licteurs abattirent la tête d'*Accon*, l'un des principaux chevaliers carnutes (701) : les verges et la hache avaient leur jour. Toute opposition cessa : le calme régnait partout. César, suivant son habitude, passa les Alpes sur la fin de l'année : les affaires s'embrouillaient de plus en plus dans Rome : il y voulait voir de plus près durant l'hiver <sup>1</sup>.

Pourtant, il se trompait dans ses habiles calculs. Le feu couvait sous la cendre, loin d'être éteint. Quand la tête d'*Accon* roula, toute la noblesse des Gaules ressentit le coup. Les perspectives s'ouvraient plus favorables aux complots. Durant le précédent hiver l'insurrection n'était certainement tombée, que parce que le Romain en personne s'était montré sur le théâtre de la guerre. Aujourd'hui il était loin : la guerre civile, imminente en Italie, le retenait dans la Cispadane; et l'armée des Gaules,

<sup>1</sup> [César a ouvert une grande parenthèse au milieu du récit de la seconde expédition de Germanie. C'est là (*B. G.*, 6, 11-28), qu'il esquisse le tableau comparé des mœurs des Gaulois et des Germains, l'une des sources capitales de l'histoire, et dont M. Mommsen a grandement tiré profit dans toute la première partie de ce chapitre. — Puis il raconte (6, 29-43) la chasse donnée aux Éburons, l'échauffourée des Sygambres, l'attaque du camp dont il avait confié la garde à Q. Cicéron, cette fois imprudent et malhabile, et qui faillit recommencer, sur le même lieu, la tragédie de Sabinus et de Cotta, enfin la fuite d'Ambiorix, le procès d'*Accon* et son supplice, *more majorum*, la hache après les verges (8, 38). — L'historien de César a aussi résumé tous ces événements (II, p. 232-239).]

53 av. J.-C.

Deuxième  
insurrection.

concentrée sur la haute Seine, était séparée de son chef redouté. Que la révolte fasse explosion dans la Gaule centrale, les légions seront rapidement enveloppées, l'inondation gagnera la province romaine laissée presque sans défense, tout cela bien avant que César reparaisse dans la Transalpine, à supposer même que les complications des affaires italiennes ne l'empêchent pas de tourner ses yeux vers les Gaules. — De tous les clans du centre, les conjurés arrivaient en foule : les Carnutes, frappés les premiers par le supplice d'Accon, s'offrirent aussi à marcher les premiers. Au jour fixé (hiver de 704-702), leurs deux chefs, *Gutruat* et *Conconnetodumn*, donnent à *Genabum* (Orléans) <sup>1</sup> le signal de la révolte : les Romains qui se trouvent là sont mis à mort. Toute la grande terre des Celtes tressaille d'un immense ébranlement : partout les patriotes s'agitent. Mais la secousse devient irrésistible, quand les Arvernes, eux aussi, ont levé leurs boucliers. Ce peuple, jadis le principal de la Gaule méridionale sous la conduite de ses rois, riche encore, civilisé et puissant entre tous, après la guerre malheureuse de Bituit contre Rome (V, pp. 123-126) et la révolution qui renversa la monarchie, ce peuple, dis-je, et ses gouvernants avaient jusque-là fait preuve envers la République d'une imperturbable fidélité. Dans le grand conseil, la faction des patriotes y était encore en minorité : en vain ceux-ci tentèrent d'entraîner leur sénat à faire cause commune avec l'insurrection. Ils se tournèrent alors contre le sénat lui-même et contre la constitution. Cette constitution réformée l'avait mis à la place du roi (p. 24), au lendemain des victoires des Romains, et vraisemblablement par leur influence. Le chef de ces patriotes, *Vercingétorix* <sup>2</sup>, l'un de ces nobles comme il s'en rencontrait

Les Carnutes.

53-52 av. J.-C.

Les Arvernes.

*Vercingétorix*.

<sup>1</sup> [« Tête de l'eau : » même nom que Genève. — On croit aujourd'hui, non sans sérieux fondements, que *Genabum* ou plutôt *Cenabum* (Κένναβον) était Gien, et non Orléans.]

<sup>2</sup> [« Chef des cent chefs! »]

souvent chez les Celtes, honoré presque à l'égal des rois dans le clan et hors du clan, brillant, brave et prudent tout ensemble, quitta soudain la capitale arverne, et soulevant les campagnes, hostiles aux oligarques imposés au pays autant qu'hostiles aux Romains, il les appela à la restauration de l'ancienne monarchie et à la guerre contre Rome. Les multitudes accoururent rétablir le trône de Luern et de Bituit; le rétablir, c'était en effet lever l'étendard de la guerre de l'indépendance. Jusque là l'unité avait manqué aux efforts de la nation, qui, voulant secouer le joug de l'étranger, s'était brisée contre un plus fort : cette unité, le nouveau roi surgissant de lui-même au milieu des Arvernes l'apportait enfin. Chez les Celtes continentaux, il allait jouer le rôle de Cassivellaun chez les Celtes insulaires; les masses entraînées sentaient qu'à cet homme et à lui seul était remis le salut de la Gaule. Des bouches de la Garonne aux bouches de la Seine court la flamme de l'insurrection; partout, chez tous les peuples *Vercingétorix* est accepté pour chef suprême. Quelques assemblées de clans font-elles des difficultés, la foule les contraint à donner les mains au mouvement; et encore de ces clans, le nombre est-il minime: comme chez les *Bituriges* [*Berry*], la résistance n'y est peut-être que pour l'apparence. — A l'est de la haute Loire, l'insurrection rencontrait un terrain moins favorable. Ici tout dépendait des Éduens qui se montraient incertains. La faction des patriotes était encore très-puissante chez eux; mais le vieil antagonisme contre l'hégémonie arverne y pesait aussi dans la balance, et faisait grand tort à la cause nationale. L'attitude des Éduens commandait celle des Séquanes, des Helvètes et de toute la Gaule orientale. On peut dire que leur défection eût été décisive contre Rome. Tout à coup, pendant que les insurgés travaillent à entraîner leurs voisins hésitants, et plus particulièrement ces mêmes Éduens; pendant que d'un autre côté, ils manœuvrent du côté de Narbonne et la menacent (un de leurs

La révolte se propage.

César se montre.

Plan militaire de l'insurrection.

chefs, l'audacieux *Lucret* a franchi déjà les frontières de la province, du côté du *Tarn*), voici que tout-à-coup, au cœur de l'hiver, à la grande surprise de tous, amis et ennemis, le proconcul romain apparaît dans la Transalpine. Vite il prend les mesures d'urgence pour couvrir la province; et il envoie une division chez les Arvernes par les Cévennes chargées de neige. Mais il ne peut rester là où il est: à toute minute, les Éduens, en passant à la ligue gauloise, peuvent le couper de ses légions campées dans les pays de Sens et de Langres. Il court sans bruit à *Vienne*, d'où, avec une mince escorte de cavaliers, il traverse le canton éduen et rejoint les siens. Les insurgés s'étaient mis en campagne sur de fausses espérances: la paix régnait en Italie, et César était de nouveau à la tête de son armée. Que faire? Par où commencer? S'en remettre à la décision des armes eût été folie, en de telles circonstances: déjà les armes avaient décidé sans appel. Autant valait lancer des pierres contre les rochers des Alpes, que de pousser encore sur les légions les bandes gauloises, rassemblées en masse, ou sacrifiées l'une après l'autre clan par clan. Vercingétorix renonça à attaquer les Romains de haute lutte. Il adopta le plan de guerre dont Cassivellaun avait fait l'œuvre de salut des Bretons insulaires. L'infanterie de César était invincible: mais sa cavalerie presque entièrement recrutée dans la noblesse gauloise, avait en quelque sorte fondu en face de l'insurrection. A l'insurrection, recrutée de même parmi les nobles, allait appartenir l'immense supériorité de l'arme: elle pouvait, sans que César y apportât de sérieux obstacles, faire le désert à droite et à gauche, brûler les villes et les villages, détruire les magasins, et menacer les approvisionnements et les communications de l'ennemi. Vercingétorix dirigea tous ses efforts de ce côté: augmentant sa cavalerie, et ses archers à pied, exercés selon la tactique d'alors à combattre au milieu des escadrons. Quant aux masses désordonnées des milices communes, qui ne

savaient que se gêner entre elles, il ne les renvoya pas: mais au lieu de les mener à l'ennemi, il voulut leur apprendre à se retrancher, à marcher en ordre, à manœuvrer: il leur enseignait que le soldat n'est point seulement fait pour se battre. Il demandait à l'ennemi les leçons et les exemples, adoptant le système des campements, ce grand secret de la tactique des Romains, par qui ceux-ci, en toute occasion, étaient supérieurs à leurs adversaires, et par qui la légion, aux avantages défensifs de la forteresse, réunissait les avantages offensifs de l'armée d'attaque<sup>1</sup>. Mais tous ces moyens, s'ils avaient pu réussir dans l'île de Bretagne, aux villes clairement parsemées, à la population rude, énergique, et concentrée sous une seule main, n'étaient-ils point un remède intolérable pour les riches pays des bords de la Loire et leurs habitants amollis, à l'état d'éparpillement politique? Vercingétorix obtint du moins qu'on n'essayerait plus de défendre toutes les villes, ce qui était leur perte. On convint de les détruire avant que l'ennemi se montrât devant leurs murs, si elles n'étaient point susceptibles de tenir: quant aux places solides, au contraire, toute l'armée les devait défendre. En cela le roi arverne faisait tout ce qu'il pouvait faire, enchainant à la cause de la patrie les lâches et les retardataires par son inflexible sévérité, les cupides par ses largesses, ses adversaires déclarés par la contrainte; usant de force ou de ruse et attisant le patriotisme jusque dans les rebuts des hautes et basses classes.

Avant que l'hiver ait pris fin, il se jette sur le territoire éduen, où César avait établi les Boïes (p. 47): comme ils étaient les seuls alliés sûrs de Rome, il importait de les

Terrain de la guerre.

<sup>1</sup> Ceci n'était possible, à vrai dire, que tant que les armes offensives étaient l'épée et la pique. Dans le système moderne, ainsi que Napoléon I<sup>er</sup> l'a excellemment démontré, la tactique romaine n'est plus applicable: avec nos armes offensives à effet prolongé, l'ordre mince et déployé est préférable à l'ordre massé et profond. C'était le contraire au temps de César. [V. *Précis des guerres de César*, 5, 5. Le passage est tout entier cité *Hist. de C. II*, p. 221-223.]